L'ETOILE-ABSINTHE

33ème et 34ème TOURNÉES

B.M. LAVAL ADULTE
2118130

69 947

SOCIETE DES AMIS D'ALFRED JARRY

SOCIÉTÉ DES AMIS D'ALFRED JARRY
Siège Social
rue du Château
PENNE DU TARN
CASTELNAU DE MONTMIRAL

L'Etoile - Absinthe

N° 33-34

1987

1987

Cotisation ordinaire : 120 F

Cotisation de soutien : 150 F

à verser par chèque bancaire ou postal (CCP 2836 31 L Toulouse)

à l'ordre de la Sté des A.A.J. et à adresser à :

Claude Rameil, 56, rue Carnot - 92300 Levallois

La correspondance concernant la revue peut parvenir à :

M. Michel DECAUDIN

60, rue de Fécamp

75012 - Paris

© 1987, Société des Amis d'Alfred Jarry.

TABLE DES MATIERES

GEORGES DARIEN CHRONIQUEUR ET JOURNALISTE.

Jarry et Darien,
par Patrick Besnier 7

Allais, Darien et quelques autres,
par François Caradec 13

Une lettre inédite
de Georges Darien 20

L'Endehors et l'Escarmouche,
par Patrick Fréchet 25

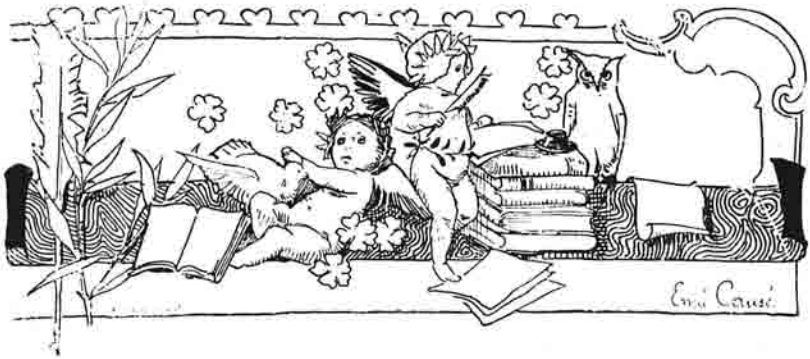
Ecrits de Darien
présentés par Patrick Besnier 29

Georges DARIEN

chroniqueur

et

journaliste



Jarry et Darien

Darien et le *Mercure de France.*

Les débuts de Georges Darien en littérature sont exactement contemporains de la fondation du *Mercure de France* par Vallette et ses amis : *Bas les cœurs*, premier roman publié de Darien, sortit fin décembre 1889. Le premier numéro de la revue porte la date de janvier 1890. Or, ce fascicule et les suivants accordèrent une grande attention aux écrits de Darien : entre janvier et août 1890, six comptes rendus et un écho lui sont consacrés.

L'amitié de Georges-Albert Aurier explique, au moins en partie, cette présence de Darien au *Mercure* : on sait qu'ils collaborèrent à divers projets littéraires dont aucun n'a vu le jour, ni leur vaudeville, *Bachelière* !, ni leur roman sur les huissiers. Aurier est effectivement le signataire de trois des textes sur Darien, mais d'autres sont de Gourmont et de Vallette (1).

Dans le numéro de janvier, la critique de *Bas les cœurs* par Aurier souligne la justesse de la satire, mais révèle surtout, au détour d'une phrase, l'ambition réelle de l'auteur ; nul doute qu'Aurier ne rapporte ici (sans le dire) une confidence de son ami : «Si l'on ne devinait, sous la raillerie, la présence latente de quelque thèse sociologique en gestation qui surgira un jour, l'œuvre de M. Georges

Darien ferait penser aux ironies de Flaubert, du Flaubert qui créa Bouvard, Pécuchet et M. Homais » (pp. 30-31). Ainsi, dès cette première publication nous est signifié qu'au-delà de l'œuvre littéraire, il y a pour Darien un autre horizon, celui de la «thèse sociologique».

Porté par le procès intenté à Lucien Descaves pour *Sous-Offs*, *Biribi*, en quête d'éditeur depuis 1888, paraît chez Savine le 22 février 1890.

Gourmont l'analyse dans le *Mercure* d'avril. Impressionné par la puissance et la violence des évocations du livre, il ne l'aime pourtant pas vraiment. Le futur auteur du «Joujou patriotisme» est encore bien timide et gêné : il trouve à *Biribi* «malheureusement, ça et là, de trop pamphlétaires allures (et des revendications sociales bien gênantes)». Il termine en évoquant les coupures imposées à l'auteur : «il paraît qu'on a dû couper telles pages attentatoires à notre candeur : il en reste assez pour offrir un aperçu de vices qu'on ne voit que là – et dans la Bible».

Le même numéro contenait aussi une recension de la brochure parodique cosignée par Darien et son ami Edouard Dubus, *Les Vrais Sous-Offs*, à propos du livre de Descaves. L'auteur de cette note ne fait, lui, aucune réserve : «*Les Vrais Sous-Offs* ont leur place marquée d'avance dans la bibliothèque de tout bon français» (pp. 141-142). Ce bref compte rendu est signé de simples initiales : «D.-D.» qui, semble-t-il, ne correspondent à celles d'aucun collaborateur habituel du *Mercure* (encore qu'il y ait un «Daland» bien wagnérien). D.-D. indiquerait-il alors Darien-Dubus faisant leur propre critique ?

Le 13 juin 1890 – son activité est grande cette année-là – Darien faisait jouer chez Antoine *Les Chapons* : cette pièce, écrite avec Descaves d'après un épisode de *Bas les cœurs*, fut très violemment attaquée, entre autres par Sarcey (voir page 31). Dans le *Mercure* de juillet, un double compte rendu défend l'œuvre. Aurier d'abord explique le scandale par la justesse des coups portés : «Beaucoup de nos déroulédiques contemporains se sont reconnus dans les bourgeois de MM. Descaves et Darien» (p. 253). Vallette explique ensuite en quoi ces jeunes auteurs qu'il ne connaît pas

personnellement, souligne-t-il, lui apparaissent représentatifs de nouveaux courants littéraires qu'il est prêt à défendre.

Le mois suivant, enfin, un entrefilet mentionne les suites de l'affaire des *Chapons*, l'article de Darien contre Sarcey publié par le *Roquet*, «L'immonde sans excuses» que nous publions plus loin.

Ce n'est pas la seule amitié d'Aurier qui vaut à Darien ces attentions du jeune *Mercure*, même si elle y est pour beaucoup. Par la suite, Rachilde prendra la relève et critiquera *Le Voleur* et *L'Epaulette* : visiblement les gens de la revue aimaient bien Darien. Il est alors curieux de constater que celui-ci n'a jamais rien publié au *Mercure*, même dans ces années 1890-1892 où, avant la mort d'Aurier, on y parlait tant de lui. Ces années sont aussi celles où, à *L'Endehors*, la revue anarchiste de Zo d'Axa, Darien voisinait dans les sommaires avec les gens du *Mercure*, Hérold, Quillard, Saint-Pol-Roux, Régnier.

L'auteur de *Biribi* aurait-il eu alors des raisons précises de ne pas collaborer à la revue de Vallette ? L'aurait-il jugée trop littéraire ? On voit mal pourquoi il n'aurait pu y développer ses «thèses sociologiques» et ses polémiques. Nous en sommes réduits à des conjonctures et au sentiment d'une anomalie, tant il eût été logique de voir le nom de Darien dans le *Mercure*. Mais la littérature n'est pas affaire de logique.

Jarry lecteur de Darien.

Rien n'indique que Jarry et Darien se soient rencontrés. Darien quitta Paris en 1894 et n'y revint guère avant 1905 ou 1906 : autrement dit, il en fut absent pendant presque toute la période où Jarry y fut actif. Mais, nous le savons, celui-ci fut le lecteur attentif d'au moins deux livres de Darien.

Biribi, tout d'abord : le manuscrit Lormel de *Faustroll* montre que ce fut le choix initial du sixième livre pair, choix justifié en ces termes au chapitre VII («Du petit nombre des élus») :

«De Darien, la compagnie de disciplinaires qui, au comman-

dement : baïonnette... on, pas de gymnastique, obéit comme si elle avait entendu : position du tireur... debout, sur le capitaine, feu rapide» (2).

Le passage renvoie au chapitre X de *Biribi*, au moins pour la première partie, car (à partir d'*obéit*), Jarry imagine un passage à l'acte et à la rébellion qui ne se produit pas chez les malheureux bagnards de Darien. L'auteur des *Jours et les Nuits* tranche ici à sa manière la question des rapports avec la hiérarchie militaire.

Le Voleur parut fin décembre 1897. On imagine mal que Jarry ait beaucoup tardé à le lire : son intérêt pour *Biribi*, les enthousiasmes d'Allais et de Rachilde l'y poussaient. Or, *Le Voleur* va remplacer *Biribi* dans la liste des livres pairs du manuscrit de Lormel : peut-on en conclure que celle-ci était établie avant décembre 1897 et que le début de la composition de *Faustroll* serait antérieure au printemps 1898 ?

Toujours est-il que *Le Voleur* remplace *Biribi* et qu'au chapitre VII on lit désormais :«De Darien, les couronnes de diamant des perforatrices du Saint-Gothard», énigmatique emprunt à la fin du treizième chapitre du *Voleur*, et qui ne donne au lecteur de *Faustroll* strictement aucune idée du roman de Darien !

La violence radicale du *Voleur* expliquerait suffisamment l'intérêt que manifeste Jarry. Mais Darien est aussi un virtuose de la spéculation, un inventeur de solutions imaginaires : l'auteur de la *Chandelle verte* devait être sensible à ce talent. Ainsi, à la difficile question de l'Alsace-Lorraine (finalement, Jarry s'y était dérobé lors de l'enquête du *Mercure* en 1897), Darien apporte une solution idéale, puisqu'elle fait intervenir le royaume de Pologne :

(...) votre père avait trouvé récemment la solution de la question d'Alsace-Lorraine. Il proposait qu'on y reconstituât le royaume de Pologne. Les Alsaciens seraient rentrés en France et les Prussiens en Allemagne»(Le Voleur, chapitre XVI).

A un autre problème d'actualité, Darien avait une solution tout aussi radicale. En pleine affaire Dreyfus, il s'étonnait dans une lettre à son ami Lucien Descaves de ce que le gouvernement n'ait

pas compris le moyen, pourtant simple, de tout résoudre : donner la grand-croix de la Légion d'Honneur à Zola, qui, alors, se tairait sûrement (3).

Un dernier exemple de cette technique de Darien : apprenant qu'il pouvait utiliser le titre de *Sursum corda !*, déjà pris, il rebaptise son roman *Bas les cœurs* et, à son éditeur, Savine, explique avec une laconique précision : *«C'est la même chose puisque c'est le contraire»* (4).

Cette liberté complète de l'imagination, cette violence posément appliquée à l'ordre des choses, à la réalité convenue, ce sont bien celles dont use Jarry lorsqu'il commente les faits divers et médite sur l'actualité. Mais contrairement à Jarry, Darien n'utilise pas ces remarques à des fins philosophiques. Il les expose, puis passe à autre chose, sans en faire système. Sa véhémence, son ardeur polémique lui interdisent de jouir comme le fait Jarry du spectacle d'un monde ou d'une intelligence dévastés par la «spéculalation». Darien refuse la distance où s'établit le regard de Jarry.

Depuis l'historique réédition du *Voleur* par Jean-Jacques Pauvert en 1955, l'œuvre romanesque de Darien a été largement diffusée. Manquait seulement une traduction française de *Gottlieb Krumm, made in England* publié par Darien à Londres en 1904 : elle est aujourd'hui imminente. Plusieurs de ses pièces ont été récemment révélées. Il a paru intéressant d'insister dans ce numéro de *L'Etoile-absinthe* sur un troisième aspect de Darien, son œuvre de journaliste et de chroniqueur. Sa collaboration à *L'Ennemi du Peuple* est aisément accessible, grâce à l'édition qu'en procura Yann Cloarec aux éditions Champ libre. Mais pour les années 1890 à 1894 où Darien publia dans les revues anarchistes ou anarchisantes, les textes sont d'accès difficile : Les collections complètes du *Roquet*, de *L'Endehors* ou de *L'Escarmouche* sont rares. Patrick Fréchet détaille la participation de Darien à ces deux dernières publications. On en lira quelques articles et échos, choisis pour leur intérêt propre, mais aussi pour certaines résonances jarryques : le lapin du député Rabier ou les remarques sur le perfectionnement de la race chevaline sont dignes de la *Chandelle verte*. Malgré ces affinités réelles, on ne doit pas exagérer l'importance des rappro-

chements. Jarry et Darien partagent aussi un esprit du temps, un art fin de siècle de la chronique. François Caradec nous y ramène opportunément à partir de l'amitié entre Darien et Alphonse Allais.

Patrick Besnier

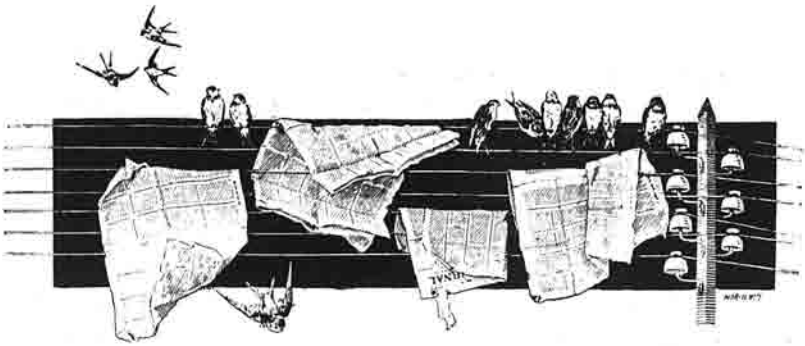
NOTES

1.- Mais rappelons que, selon Noël Arnaud (*Alfred Jarry*, p. 88), Gourmont et Aurier s'étaient donné, au *Mercure*, la «faculté de signer l'un pour l'autre».

2.- *Biribi*, 10/18, p. 168.

3.- Dans le même esprit, voir son provocateur éloge d'Esterhazy, toujours dans une lettre à Descaves : «Pourquoi ne nomme-t-on pas Esterhazy empereur ? Je suis tout disposé à écrire la Cantate pour le couronnement.» (*Catalogue de manuscrits de la librairie R. Valette*, P. et M. Dreyfus, octobre 1987).

4.- Lettre publiée par P.-V. Stock, *Memorendum d'un éditeur*, Stock, Delamain et Boutelleau, 1935, p. 70.



Allais, Darien et quelques autres.

Le Voleur paraît en décembre 1897. Le 24 décembre, Alphonse Allais publie dans *Le Journal* un «Conte de Noël» qui porte cette dédicace :

A Georges Darien , auteur de cet admirable Voleur *qu'on devrait voir entre toutes les mains dignes de ce nom.*

Il nous conte l'histoire lamentable du Père Noël arrêté par des hommes de police qui l'ont pris pour un cambrioleur escaladant les toits ; il est vrai que cela se passe dans un de ces départements «où la foi subsiste, fervente, candide, au cœur de ces bons vieux vrais français, comme les aime Drumont (Edouard)».

Les dédicaces d'Alphonse Allais sont rares, et de cette énergie plus encore. C'est bien sûr la qualité littéraire du *Voleur* qu'a remarquée Allais, mais ce n'est pas tout. Allais est un ami de Darien, et il connaît aussi d'autres «anarchistes». Une lettre à Ph.-Emile Janvion le confirme (ancienne collection Sirot, déjà reproduite dans *Tout Allais, œuvres posthumes V*, p. 405) :

Mon cher Janvion,

Impossible de mettre la main sur l'Ennemi *dans Toulon, où grouillent les* Hommes libres *et autres* Libertaire.

Vous devriez voir ça.
En attendant, inclus cent sous pour un an.
Bien cordialement à vous et à Darien quand vous le verrez.

A. Allais

P.S. — Foule à la poste. Je vous envoie la somme en timbres. Vous y gagnez deux ronds.

Le premier numéro de *l'Ennemi du Peuple* paraît dans la première quinzaine d'août 1903, on peut donc dater cette lettre du mois même. Il contient l'article de Darien, «Les Ongres et le Congrès». On voit qu'Allais, retiré depuis plusieurs années à Tamaris, suit attentivement les écrits de ses amis et n'hésite pas à s'abonner à des publications compromettantes.

Ce «Conte de Noël» dédié à Darien sera repris l'année suivante avec sa dédicace dans le recueil *Pour cause de fin de bail*, aux Editions de la Revue Blanche. Allais jusque-là avait été fidèle à Paul Ollendorff, éditeur chez qui, depuis son premier monologue, *La Nuit blanche d'un Hussard rouge* (1887) jusqu'à *Amours, délices et orgues* (1898), avaient paru toutes ses «œuvres anthumes».

On peut penser que Félix Fénéon n'est pas étranger à ce changement d'éditeur, mais aussi Tristan Bernard et Pierre Veber, dont Allais n'avait pas manqué de signaler le *Chasseur de chevelures*, qui paraissait dans la *Revue Blanche* en 1893-94. Cela n'empêche pas que c'est en pleine affaire Dreyfus qu'il rejoint les Natanson, et qu'après avoir publié en feuilleton *l'Affaire Baliveau* dans le *Journal* en 1898, c'est aux Editions de la Revue Blanche que sort ce roman l'année suivante sous son nouveau titre, *l'Affaire Blaireau.*

«Ce qui peut, seul, nous dédommager de l'autre *affaire* !» note Rachilde dans le *Mercure de France* d'août 1899.

Mais Allais, dont *l'Affaire Blaireau* repose (également, pourrait-on dire) sur une erreur judiciaire dont est victime un braconnier, était-il ou non dreyfusard ?

En 1898, c'est Fernand Xau, directeur du *Journal*, qui signe lui-même les comptes rendus du procès Zola, en prenant parti pour le gouvernement qui a engagé les poursuites. Quand paraît dans *les Droits de l'Homme* un «Hommage à Zola» de Jean Ajal-

bert, véritable pétition dont les signataires ne semblent pas avoir été consultés, les collaborateurs du *Journal* tiennent à faire savoir qu'ils ne se désolidarisent nullement de leur directeur. Le *Journal* publie les lettres de André Theuriet, Catulle Mendès, Jean Richepin, Georges Ohnet, Hugues Le Roux, Maurice Montégut, Michel Corday, E. Lintilhac, Ernest La Jeunesse, Tristan Bernard, Auguste Marin ; et Alphonse Allais.

J'ai beau rassembler le troupeau de mes souvenirs, mon cher Xau, de mes pâles souvenirs, non, je n'ai jamais signé aucune adresse, aucun manifeste, ni pour ni contre.

J'ai mon idée sur tout ça, mais c'est mon affaire.

Excellente occasion, d'ailleurs, mon cher Xau, pour serrer la main d'un directeur comme j'en souhaite beaucoup à mes confrères.

La lecture de ces noms nous rappelle que le partage entre dreyfusards et antidreyfusards n'était pas si simple et que, contrairement à ce que peuvent encore faire croire les deux dessins de Caran d'Ache («Surtout ne parlons pas de l'Affaire !» – «Ils en ont parlé»), l'affaire Dreyfus n'a pas entamé toutes les amitiés.

Quant à Allais, il ne semble pas autrement choqué qu'on ait pu le croire drefyfusard. Il n'est dit-il, «ni pour ni contre», ce qui est déjà une opinion pas très éloignée de celle des anarchistes, qui ne pouvaient évidemment pas prendre la défense d'un officier d'Etat-major.

En dehors de *L'Affaire Blaireau*, qui ne contient aucune allusion à l'autre affaire, si ce n'est dans son titre, on ne trouve aucune trace de ses opinions politiques dans ses contes ou ses chroniques. Même, on ne le cite jamais à ce sujet. Dans ses *Souvenirs sur l'Affaire* (pas *L'Affaire Blaireau*, l'autre), Léon Blum se souvient qu'il rencontrait chez Tristan Bernard et chez Lucien Guitry «ceux que l'on appelait «les humoristes», bien que ce vocable ne convînt exactement qu'à l'un d'entre eux : Alphonse Allais, Alfred Capus, Jules Renard. Capus et Renard étaient l'un et l'autre des dreyfusards absolus, intransigeants (...)» C'est tout : pas un mot sur le troisième ! Allais avait réussi ce tour de force auprès de ses amis et

dans les milieux qu'il fréquentait alors : ne pas prendre parti.

Ces «dreyfusards absolus, intransigeants» auraient-ils pu supporter Allais s'il l'avaient su antidreyfusard, ou simplement sans opinion ? C'est là un des mystères qui entourent la personnalité d'Alphonse Allais et ses relations avec ses amis : le silence.

Un des collaborateurs de *L'Ennemi du Peuple* était Charles Malato. A la suite d'un article appelant les anarchistes à manifester le 1er mai 1889 en faveur de la réduction de la journée de travail à 8 heures, il avait été condamné, avec Ernest Gegout, rédacteur en chef et directeur de l'hebdomadaire *L'Attaque*, à quinze mois de prison et 3000 francs d'amende. Dans le livre qu'ils écrivirent, *Prison fin de siècle* (1891), Gegout et Malato content leurs souvenirs de (Sainte) Pélagie, et reproduisent en fac-similé une lettre autographe d'Alphonse Allais sur papier à en-tête du journal *Le Chat noir*, que Maurice O' Reilly apporte à Gegout le 31 décembre 1890 :

Mon vieux Gégout,

Du haut de la butte sacrée, nous poussons un formidable rugissement en ton honneur et pour ta prompte mise en liberté. Quand donc reviendras-tu joyeux lion aux griffes sympathiques te rigoller parmi les bons chats noirs tes copains ?

Laisse-toi donc relaxer tu te vengeras plus tard en étant gai.

Nous profitons de ce 31 Xbre pour te rappeler à nous !

Que St Sylvestre te protège !

Sois donc pour une fois anarchiste en l'anarchie et laisse-toi faire.

Personne ne t'en voudras d'avoir eu la nostalgie du plein air.

A toi donc nos plus sincères poignées de main, vieux, et nos meilleurs souhaits.

Reviens vite.

Avec Alphonse Allais, la lettre est signée par Rodolphe Salis, O'Riol brothers (Georges Auriol), Adrien Demazy, Caran d'Ache, Steinlen, Henri Rivière, Maurice O'Reilly, Maurice Donnay, Narcisse Lebeau, Victor Meusy, David Pelet (deux autres paraphes sont indéchiffrables) ; Charles de Sivry a ajouté en tête de la lettre quel-

ALPHONSE ALLAIS.

ques notes sur une portée et ces «paroles» : *Vive la liberté.*

Gegout aurait alors répondu à O'Reilly :

«— Va dire à ceux qui t'envoient que je suis ici par la volonté de M. Constans [ministre de l'Intérieur lors de son arrestation] et que, si j'en sors avant l'expiration de ma peine, ce ne sera que par la force des événements.

«O'Reilly essaya d'insister.

«— Assez ! répondit le captif ; restons ce que nous sommes : de joyeux camarades : mais, de grâce, ne venez pas doucher la ferveur des amants de la Sociale. Je hais le sectarisme grotesque, qui croit être pur en ignorant les manifestations du beau, mais j'estime que les nymphes du quartier Pigalle et le choc des verres dans vos tavernes moyenâgeuses ne remplissent pas suffisamment une vie. Ah ! vous autres, artistes et rien qu'artistes, insurgés par boutade, tout feu tout flammes, mais vite éteints, vous êtes au fond, avec beaucoup d'esprit et de charme, de sacrés j'm'enfoutistes !»

Intervient alors son camarade de prison :

«— Ah ! ces artistes ! grommela Malato, quels girondins !»

Alphonse Allais était-il donc seulement un «j'm'enfoutiste» ? En 1903, pourtant, il ne semblait pas encore «éteint».

Ou bien ... ?

Certains, sans grande conviction, ont soupçonné Alphonse Allais d'être franc-maçon. Est-ce seulement par blague qu'il avait signé une bien mauvaise petite toile, un piaf sur une branche fleurie, pour un café honfleurais, en ajoutant trois points à côté de son nom ? On sait que Charles Leroy, son ami de jeunesse qui épousa sa sœur Mathilde, était lui-même franc-maçon. Qu'un Darien (et non un Adrien) fréquentait la Loge du 53 boulevard Saint-Michel. Qu'Allais blaguait volontiers Alexandre Millerand, franc-maçon, mais que celui-ci, devenu ministre du Commerce en 1899, lui écrivait alors :

Je vous annonce, avec plaisir, que M. Delavarde, commis à Honfleur, que vous avez bien voulu me recommander, vien d'ê-

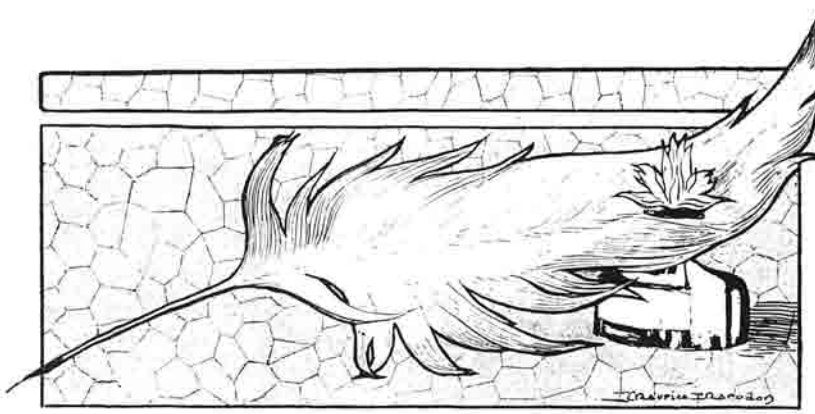
tre nommé Receveur des Postes et Télégraphes à Saint-Laurent-en-Caux (Seine-Inférieure).

On peut en tout cas se demander s'il ne fait que blaguer quand dans un autre «Conte de Noël» paru dans le *Journal* le 27 décembre 1894 (repris dans *Deux et deux font cinq*), il fait tenir à Dieu lui-même ces propos sur le prolétariat et le «compagnon» Emile Henry qui, le 12 février, a jeté une bombe dans le café Terminus de la gare Saint-Lazare, familier à Alphonse Allais :

Ah ! ils sont chouettes, les pauvres petits pauvres ! Voulez-vous savoir mon avis sur les victimes de l'Humanité terrestre ? Eh bien ! ils me dégoûtent encore plus que les riches !... Quoi ! voilà des milliers et des milliers de robustes prolétaires qui, depuis des siècles, se laissent dépouiller docilement par une minorité de fripouilles féodales, capitalistes et pioupioutesques ! Et c'est à moi qu'ils s'en prennent de leurs détresses ! Je vais vous le dire franchement : Si j'avais été le petit Henry, ce n'est pas au café Terminus que j'aurais jeté ma bombe, mais chez un mastroquet du faubourg Antoine !

On remarquera que Dieu, — fidèle aux habitudes des étudiants anticléricaux qui appellent le boulevard Saint-Michel «le boulevard Michel» (ou boul'mich', mais jamais boul'Saint-Mich'), — escamote lui-même le titre consacré à Saint-Antoine.

François CARADEC



Une lettre inédite de Darien

49. Boulevard de la Senne. Bruxelles
Août 27. 1900.

Monsieur le Directeur,

Je vous prie de bien vouloir considérer cette lettre comme confidentielle. J'ai l'honneur de vous proposer l'édition d'un volume que j'ai terminé récemment et que j'ai la plus grande peine du monde à faire publier à Paris. En raison du caractère général de ce livre, et de sa violence, peu d'éditeurs doivent sembler disposés à entreprendre la publication. Je me suis adressé d'abord à M. Natanson qui, sur le vu d'une partie du manuscrit, m'a informé que la collection de la «Revue Blanche» était une collection de romans ; que le public se méprenait déjà sur *son* caractère ; et qu'il lui était impossible de publier, par conséquent, aucune nouvelle œuvre de polémique. Je me suis alors adressé à M. Stock ; lequel, après m'avoir fait attendre fort longtemps, m'a fait parvenir cette réponse : « J'ai lu votre manuscrit. Je suis désenchanté. Je m'attendais à tout autre sujet. C'est un livre curieux, plein de talent, mais d'une aridité terrible, d'une lecture fatiguante à l'excès. Jamais un pareil livre ne se vendra. Comme, cependant, c'est un livre plein de talent et qui a dû

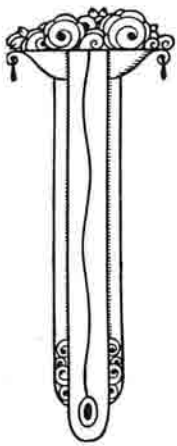
vous coûter un énorme travail, je veux bien vous l'éditer, mais aux conditions suivantes : 1°, tirage à 1650 ex. seulement comprenant 3 éditions. — 2°, 250 fr. par édition. — 3°, l'édition de 550 ex. — 4°, payement de la 1e édition (250 fr à la mise en vente du volume). 5°, payement de chaque autre édition après la vente. Cette combinaison n'a d'autre but que celui de restreindre ma perte en cas d'insuccès complet. Le tout est d'obtenir qu'on parle du livre. Et ni les Naturalistes, ni les Socialistes n'ont intérêt à parler de votre volume dans lequel ils sont horriblement maltraités. Que restera-t-il ? Les gouvernementaux ? Mais ceux-là ont encore plus d'intérêt à faire le silence ! Alors ?...» Ces propositions me semblant dérisoires, je ne suis pas décidé à les accepter ; je ne crois pas non plus qu'il y ait lieu de tenir pour indiscutables les pronostics de M. Stock. Mon opinion est que ce livre, s'il est convenablement lancé, peut avoir un gros succès et porte en lui tous les éléments de la réussite. Bien qu'il ne présente pas l'intérêt captivant des romans publiés en feuilleton dans les gazettes, il peut présenter cependant un certain intérêt. Il est possible que la presse française ne tienne pas à parler du volume ; mais elle peut avoir la main forcée ; par la presse étrangère, pour citer un cas. Je prends donc la liberté de vous demander Monsieur, si en principe vous consentiriez à entreprendre à des conditions raisonnables la publication de mon manuscrit. Je viens de vous donner le plus franchement possible une idée de la façon dont il a été apprécié. Permettez-moi maintenant de vous donner un aperçu de l'ouvrage. Il est intitulé «La Belle France». C'est un exposé de la situation actuelle de ce pays, exposé peu flatteur et peu flatté, dans lequel je tâche d'exprimer les sentiments que peuvent inspirer, à un homme raisonnable et non dépourvu de sentiments de solidarité, les honteux spectacles qui nous sont offerts tous les jours. Je démontre que la France devient, de plus en plus, une loque de nation ; que sa situation actuelle ne peut absolument pas s'éterniser, qu'elle doit avoir, incessamment, une solution ; et que, avant longtemps, la France doit cesser d'être la France qu'elle est, ou crever. Je démontre que la situation actuelle de la France est le résultat logique de la ligne de conduite qu'elle suit, sans comprendre depuis un siècle ; que la France, depuis les dernières années du

XVIIIe siècle, s'est engagée dans une voie fausse , que la Révolution Française a été, d'un bout à l'autre, un mouvement catholique-romain, machiné, exécuté et conduit à bonne fin par Rome ; que ce mouvement fut entrepris afin d'étouffer, d'abolir dans les faits et même la mémoire des hommes, les idées des Physiocrates. Je montre aussi, naturellement, que la France ne peut trouver de salut que dans la destruction totale de toute l'œuvre révolutionnaire, dans le retour aux idées de Quesnay, etc.. (l'idée qui, grâce à Henry George est en train de conquérir l'Amérique) ; que c'est l'application de l'impôt unique sur la valeur de la terre qui peut, seulement, constituer en nations réelles les nations modernes, et je pousse le nationalisme jusqu'à sa conclusion logique : Plus de Sans-patrie (à la lettre) et la France aux Français (sans métaphore) — Voilà, aussi réduite que je puis vous la donner en quelques instants, l'idée générale de «La Belle France». C'est un livre violent, violemment écrit. Mais vous comprenez facilement qu'au point de vue des lois, il n'y a rien à en redouter : des poursuites ne sont pas possibles contre un tel livre. Quant à la conspiration du silence dont on me menace, elle est possible ; mais je crois pouvoir, de l'étranger la réduire à néant. En tous cas, je ferai pour le mieux. J'ai vu partout, dans les villes de France où j'ai eu l'occasion de passer et à l'étranger, les livres édités par vous en fort bonne place ; ceux qu'édite M. Stock sont invisibles Aussi, je serais heureux si nous pouvions arriver à un arrangement ; on me fait espérer ici, où je suis depuis quelques jours, que la chose n'est point impossible. Je ne vous demande pas de me faire des conditions extraordinaires ; je comprends fort bien que le succès d'un livre comme «La Belle France» puisse paraître douteux ; pour moi, il ne l'est pas ; mais il peut le paraître. Si, en principe, vous croyez pouvoir entreprendre la publication de mon livre, veuillez avoir la complaisance de me le faire savoir. Je vous ferai remettre le manuscrit au plus tôt, vous m'obligeriez d'en prendre connaissance sans tarder, car je voudrais voir mon livre publié pour le commencement d'octobre. Ce que je désire avant tout, c'est que mon livre ne soit pas étouffé — ce qui lui adviendrait probablement s'il était publié par Stock.Je ne le laisserai publier par lui qu'à la dernière extrémité, et parce qu'il est nécessaire, pour des raisons que vous compren-

drez aisément que «La Belle France» soit publié en France. Je vous ai donné une idée aussi exacte que possible de mon ouvrage ; voyez, je vous en prie, si vous pouvez le publier et veuillez me le faire savoir le plus tôt possible. Je serais heureux si nous pouvions nous entendre.

Recevez, Monsieur, mes salutations distinguées

Georges Darien



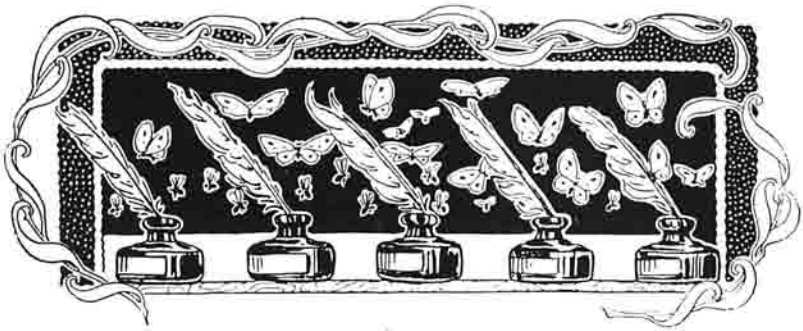
NOTE

Georges Darien dont nous présentons cette longue lettre issue des archives du *Mercure de France* ne devait pas être inconnu de Vallette, ne serait-ce que par son amitié de longue date avec Aurier. Il ne semble pas, cependant, avoir collaboré au *Mercure*. Il écrit ici pour défendre et justifier sa *Belle France*, qui paraîtra finalement, en 1901, chez Stock, maison dont la direction avait d'abord refusé le manuscrit. On retrouvera là certains termes de la propre préface de Darien à son ouvrage incendiaire. Apprécions surtout l'exposé des motifs, la sincérité et la violence des convictions – aussi bien que la lucidité avec laquelle l'auteur juge son œuvre, «un des plus beaux textes de la littérature polémique» selon Jean-François Revel (1).

Dans son intéressante introduction à la réédition de *La Belle France* chez J.-J. Pauvert, J.-F. Revel insiste sur les contradictions inhérentes au pamphlet en question : considérations libertaires et démystifications mêlées au nationalisme le plus intransigeant. C'est sur ce dernier point que Darien s'attarde dans sa lettre, peut-être pour rassurer un Vallette soucieux d'éviter les éventuelles poursuites judiciaires. On notera enfin que l'auteur du *Voleur* aurait préféré, et de loin, se voir publier par le Mercure plutôt que par Stock. Ce fait attire à nouveau l'attention sur les rapports de Darien avec le mouvement symboliste et décadent, qu'il connut d'abord grâce à Albert Aurier.

Alain Mercier

(1).- Préface à Darien, *La Belle France*, Jean-Jacques Pauvert, 1965.



L'Endehors et *l'Escarmouche*

A la fin de sa vie, rapporte Auriant (1), Darien cherchait encore à collaborer à des journaux, en particulier au *Journal du Peuple*. Son goût du journalisme ne cessa donc jamais, bien qu'il ait peu rencontré de succès en ce domaine.

On le vit collaborer à *La Revue indépendante* en janvier 1890, au tout début de sa carrière littéraire, puisque son premier roman venait de sortir. Mais cette publication d'une nouvelle «Florentine», n'eut pas de suite. En 1890 et 1891, il donna de rares articles au *Figaro*, à *La Plume* et au *Roquet* (2). Sa première collaboration régulière fut à *L'Endehors* de Zo d'Axa, à partir de septembre 1891. Il le quitte à la fin de 1892, en se battant en duel avec le directeur. Un an après il fonda son propre hebdomadaire, *L'Escarmouche*, dont parurent onze numéros.

Il faut alors attendre dix ans pour retrouver Darien journaliste, en 1903-1904, dans *L'Ennemi du Peuple* dirigé par Emile Janvion. Les articles qu'il y donna ont été recueillis en volume (3). Ce n'est

1.- *Darien et l'inhumaine comédie*, Bruxelles, 1963.

2.- Voir ici même «Darien contre Francisque Sarcey».

3.- *L'Ennemi du Peuple*, éd. Y. Cloarec, Champ libre, 1972.

pas le cas de ses collaborations antérieures ; il a paru utile de donner ici le détail pour les deux plus importantes.

L'ENDEHORS de Zo d'Axa.

«Celui que rien n'enrôle et qu'une impulsive nature guide seule, ce passionnel tant complexe, ce hors-la-loi, ce hors d'école, cet isolé chercheur d'au-delà ne se dessine-t-il pas dans ce mot : L'Endehors ?». C'est sous cette épigraphe que paraît, de mai 1891 à février 1893 – en 91 livraisons – *L'Endehors*, fondé et dirigé par Alphonse Galland dit Zo d'Axa. A ce journal anarchiste collaborèrent : Tristan Bernard, Félix Fénéon, A.-F. Herold, Octave Mirbeau, Pierre Quillard, Henri de Régnier, Saint-Pol-Roux, Adolphe Tabarant, EmileVerhaeren... et Georges Darien, qui signe les textes suivants :
– «Les Grandes Manœuvres», 8 sept. 1891 (n° 19) ;
– «Lohengrin», 15 sept. 1891 (n° 20) ; – «L'Armée en Omnibus», 24 sept. 1891 (n° 21) ; – «Condottieri», 1 oct. 1891 (n° 22) ; – «Le Roman Anarchiste», 8 et 22 oct. 1891 (n° 23 et 25).

Puis, en 1892 (du 8 août au 11 décembre), apparaît la signature de Geo, (puis Georges) Brandal. On peut imaginer que Darien se cache derrière ce nom, si proche de celui qu'il donnera plus tard au héros du *Voleur*. Brandal publie :
– «Stambouloff», (n° 66) ; – «Béhanzin», (n° 68) ; – «Faits-Divers», (n° 69) ; – «L'agitation cosmopolite», (n° 70) ; – «Social-démocrates», (n° 71) (article signé des seules initiales G.B.) ; – «Leurs amèités», (n° 72) ; – «Les Bertillons du 4ème», (n° 74) ; – «A propos du 11 novembre», (n° 80) ; – «Regeneratores», (n° 81) ; – «Anatole», (n° 82) ; – «Marché en mains», (n° 83) (signé G.B.) ; – «Assassin en chambre», (n° 84).

La collaboration de Georges Darien semble s'arrêter avec cet article. On sait en effet qu'il quitta *L'Endehors* après son duel avec Zo d'Axa.

L'ESCARMOUCHE. Journal illustré hebdomadaire.

Annoncé par une affiche de Ibels, répandue dans tout Paris, cet éphémère in-quarto paraissant le dimanche fut fondé et dirigé par Georges Darien, qui en était, semble-t-il, l'unique rédacteur (éditorial, échos, chroniques des arts et du théâtre, interviews («de fantaisie»)...). La collection complète comprend 11 livraisons, du 12 novembre 1893 au 16 mars 1894 :
1ère année : 12 novembre au 31 décembre 1893 (N° 1 à 8).
2ème année : 7 janvier (n° 1) ; 14 janvier (n° 2) ; 16 mars 1894 (n° 3). Seul le dernier numéro est d'allure différente : il prend la forme d'une plaquette in-octavo, soit 16 pages non illustrées (hormis la couverture signée Ibels).

Les 10 livraisons (de 8 pp. chacune) sont abondamment et merveilleusement illustrées de lithographies. On y relève 12 Toulouse-Lautrec, 6 Hermann Paul, 6 Ibels, 3 Bonnard, 3 Valloton, 2 Anquetin et 1 Willette.

Patrick FRECHET

ECRITS DE DARIEN

Darien et la «Terreur de Nanterre»

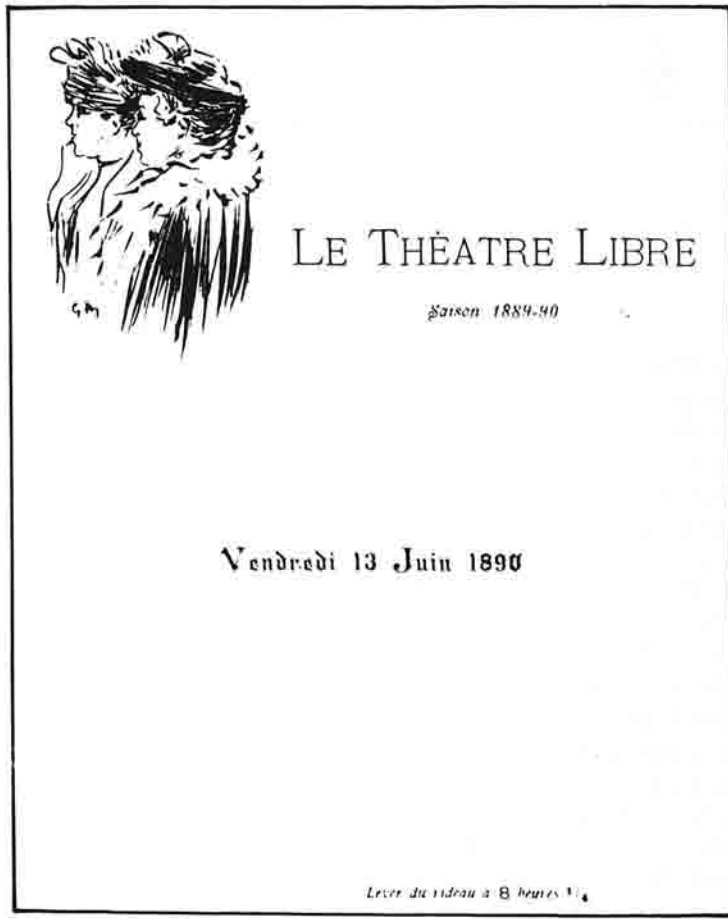
Noël Arnaud raconte comment, à la première d'*Ubu roi*, la spectatrice placée derrière Francisque Sarcey lui hurlait «Vieux con !» à l'oreille. Elle résumait énergiquement l'idée que, pendant un tiers de siècle, artistes et écrivains se firent de l'«Oncle», symbole de l'esprit bourgeois. Des *Quarante ans de théâtre* publiés par Sarcey, Jarry dit qu'ils n'avaient «pas plus d'importance que les pyramides». Darien, agressé, réagit avec moins de détachement archéologique.

Il avait fait jouer *Les Chapons*, écrit avec Lucien Descaves, au Théâtre libre d'Antoine, le 13 juin 1890. Les «chapons», ce sont les bourgeois français s'accommodant lâchement de la présence allemande en 1870. Dans son feuilleton du *Temps* (16 juin), Sarcey attaqua très fortement la pièce.

Il commença par un éloge de la censure (on sait que, «libre» parce qu'il jouait un seul soir, et sur invitations, le théâtre d'Antoine n'y était pas soumis). Parlant des *Chapons*, Sarcey écrit : «*M. Antoine a eu tort de* [*les*] *jouer, à moins qu'il n'ait eu pour arrière-pensée de montrer au public combien était nécessaire le maintien de la censure. Par l'usage que M. Antoine fait de cette liberté, on voit ce qui arriverait si elle était étendue à tous les théâtres.*»

Après avoir résumé l'intrigue, Sarcey donne un couplet patrio-

tique — qui retiendra l'attention de Darien : *«Il est absurde de mettre de pareils sujets à la scène : la plaie saigne encore à vif ; elle est trop douloureuse pour qu'un public puisse en supporter le spectacle... [il fallait montrer] la résignation fière des malheureux, soumis à cette dure humiliation d'héberger des vainqueurs.»*



Invitation pour l'unique représentation des *Chapons*.

C'est enfin une attaque directe contre la pièce : «Il n'y a pas d'ombre d'observation, ni de style, ni de talent d'aucune sorte. Il y a des ordures qui ont au moins cela pour elles d'être ciselées par un véritable artiste. C'est ici de l'immonde sans excuses».

Darien reprit ces mots en titre de son article, réponse immédiate qui parut le 19 juin dans le *Roquet* (numéro 16). C'est la seule participation de Darien à cet hebdomadaire.

On verra qu'il feint de faire reposer les espoirs patriotiques sur une victoire française au Grand Prix. Il n'exagère en rien. Le 17 juin, *Le Temps* (le journal de Sarcey) commente ainsi les résultats de la course gagnée par un *cheval français*, Fitz-Roya :

Des vivats en l'honneur du cheval français ont immédiatement retenti et, comme les années précédentes, la foule énorme qui était répandue sur la vaste pelouse de Longchamp est accourue se masser devant la tribune officielle et saluer de ses acclamations le président de la République et Mme Carnot qui semblent porter bonheur à nos champions dont ils n'ont eu, depuis trois Grands Prix, qu'à constater les victoires successives.

Nous faisons suivre « L'Immonde sans excuse» d'un écho plus tardif, tiré du huitième numéro de *L'Escarmouche* (31 décembre 1893). Héros d'un sinistre fait divers, surnommé «la Terreur de Nanterre», Sarcey y apparaît sous un jour inattendu, à mi-chemin du Dr Moreau et du comte Zaroff.

Darien manifesta son mépris au moins encore une fois, dans une dédicace sardonique de *L'Ami de l'Ordre*. Le programme de cet acte (joué au Grand-Guignol en 1898) porte en caractères sanglants ces mots qui, comme la pièce, font allusion à la Commune «Ce drame évocation d'une époque où les doigts lâches de Satisfaits rivèrent le Glaive aux Mains du Bourreau est dédié à Monsieur Francisque Sarcey ami de l'Ordre et Bon Homme».

Cette fois, le coup porta : Sarcey mourut quelques mois plus tard.

L'immonde sans excuse.

Les vrais patriotes ont reçu vendredi un rude coup. La représentation des *Chapons*, au Théâtre-Libre, les a bouleversés. On ne se figure pas le nombre de gens qui sont rentrés chez eux, au sortir du spectacle, profondément écœurés, la figure couleur de fromage blanc, les yeux troubles, le mouchoir appuyé sur les lèvres. La consommation d'eau sucrée a été effrayante, ce soir-là, et l'eau de fleurs d'oranger est en hausse.

Le spectacle des vrais patriotes s'échappant de la salle des Menus-Plaisirs, honteux et indignés, comme on sort d'un mauvais lieu où l'on est rentré par surprise, était bien fait pour exciter les plus tristes réflexions chez un auteur sans méchanceté et sans parti-pris, quoi qu'on en dise. Le doute me descendait dans l'âme peu à peu, et, lorsque j'ai vu passer Mlle Pierson, qui pleurait à chaudes larmes, je l'avoue, j'ai eu des remords.

Ah ! c'est que je n'ai pas, voyez-vous, la belle assurance de M Haraucourt !

Les vrais patriotes avaient payé pour entendre de la prose, ils l'avaient entendue, mais je ne leur en voulais pas. Je comprenais quelle faute nous avions commise, Descaves et moi, en servant au public une pièce qu'il n'avait pas demandée, en employant l'odieux système de la carte forcée : et, cette faute, j'aurais tout fait pour la ré-

parer.

— Pourvu, me disais-je, pourvu qu'après demain dimanche ce soit un cheval français qu'on proclame gagnant du Grand Prix ! Ah ! si j'avais cette chance ! Si la victoire d'un poulain sorti d'une de nos écuries nationales pouvait verser un peu de baume sur le cœur saignant des vrais patriotes ! Si, dans la joie du triomphe, ils oubliaient qu'il s'est trouvé des gens assez dénués de sens moral pour avoir écrit, pour avoir fait jouer ce qu'ils ont pensé, ce qu'ils ont vu...

Et, comme j'adressais au ciel les plus ardentes prières pour le succès sans conteste du noble animal qui emporterait sur sa croupe fumante jusqu'au souvenir de nos péchés, une grosse voix me fit tressaillir et un ventre énorme me força à m'aplatir le long de la muraille. La voix disait :

— Vous trouvez ça bien, vous ? Vous n'êtes pas difficile !...

Le ventre était majestueux, imposant, sans un pli — un ventre difficile...

Je compris qu'il n'y avait plus d'espoir et que nous étions perdus. Je compris que Sarcey était décidé à aller jusqu'au bout, envers et contre tous, qu'il n'abandonnerait pas à la cravache vengeresse d'un jockey national le droit de nous cingler le visage, et qu'il était résolu à dire de la pièce qu'il venait d'entendre, avec son bon sens habituel, tout ce qu'il en pensait.

Et, en effet, il l'a dit. Il l'a dit crûment, magistralement, comme cela devait être dit. «C'est ici, s'est-il écrié, de *l'immonde sans excuse.*»

Car, d'après Sarcey, l'immonde peut avoir des excuses. «Il y a, dit-il, des ordures *finement ciselées.*» Cette phrase, je ne le cacherai point, m'a étonné tout d'abord. Des ordures finement ciselées ! Mais ce n'est pas seulement du cynisme, ça ; c'est de la fatuité ! Parler de *ciseler* l'ordure lorsqu'on la défèque, lorsqu'on s'accroupit sur un morceau de journal, tous les jours, pour déposer en pein soleil, comme un manant le long d'une route, une ignominieuse saleté ! Parler de talent lorsqu'on est une buse et d'art lorsqu'on est un cuistre ! Parler de patriotisme lorsqu'on a derrière soi toutes les infamies possibles, toutes les hontes imaginables !

Le patriotisme de Sarcey ? Le voici :

Au début de la guerre, en 1870, il fut des premiers parmi les mi-

sérables de la presse d'alors, à pousser le peuple au combat. La perspective d'une immense tuerie, d'un massacre imbécile, ne le fit pas réfléchir un instant, cet homme grave, froid et sensé ; une frénésie irrésistible l'emporta ; une sorte de lave coulait dans ses artères. Il écrivit des choses comme celles-ci :

«Il faut crier fort si l'on veut être entendu loin ! Si ce foyer pétillait d'une flamme moins vive, il ne répandrait pas sa chaleur sur le reste de la France. Qu'on se rappelle l'immortel élan de 92. C'étaient les mêmes transports qui préludèrent aux mêmes victoires...»

Son patriotisme s'exhalait de jour en jour. On l'eut pris pour Tyrtée.

Puis, lorsque tout fut fini, lorsqu'après l'irrémédiable défaite il fut question de donner une constitution à la France, Sarcey, le même Sarcey qui devait demander plus tard, après l'entrée des troupes versaillaises à Paris, que «le couteau restât rivé aux mains du bourreau», Sarcey demanda, dans le *Drapeau Tricolore*, qu'on nommât roi de France le prince Frédérick-Charles...

C'est vieux, cela, je le sais bien : c'est connu, mais peu importe. C'est trop bon de pouvoir tremper dans ses ordures «finement ciselées» le nez de la misérable vieille bête qui crèvera avant d'avoir compris que s'il existe quelque chose d'*immonde sans excuse*, c'est lui.

La terreur de Nanterre

Le Conseil général vient de mettre à la disposition du préfet de police une somme de cent francs, destinée à une distribution de jouets, le jour de l'an, aux enfants des femmes internées ou hospitalisées à Nanterre.

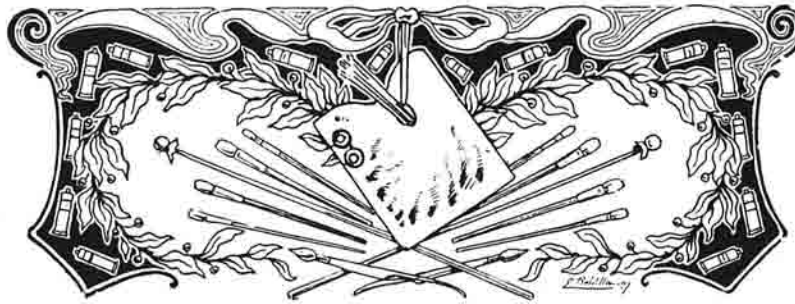
Ces pauvres petits, nous écrit-on, n'auront pas volé leurs étrennes. Leur existence, depuis quelque temps, est devenue intolérable ; c'est à peine s'ils osent mettre le nez dehors, et leurs mères ne les lais-

sent qu'en tremblant franchir, pour quelques minutes, le seuil de l'établissement. Le pays, en effet, est parcouru en tous sens par d'énormes chiens, de l'espèce la plus sauvage, rendus plus féroces encore par des jeûnes prolongés, et qui ne savent dans quelle proie enfoncer leurs dents — longues comme des touches de piano —. Cette meute affamée appartient à M. Sarcey, dit *la Terreur de Nanterre.*

M. Sarcey, qui avait entrepris, au moment où il s'installa dans le pays, de nourrir ses chiens avec de la chair de camionneurs, s'est vu dans la nécessité, à la suite d'un procès récent de renoncer à fournir aux animaux qui le protègent une pâture qui lui coûtait si peu. Le malheureux charretier qui parvint à s'échapper, à moitié dévoré déjà, de la villa sinistre d'où tant de ses confrères, hélas ! n'étaient pas revenus, a donné l'éveil. Et, à présent, les voituriers se refusent obstinément à s'offrir en holocauste à la meute du critique, en allant chercher de vieilles barriques de vin dans une maison où l'on ne mit jamais en perce que des pièces de Martel. Ils préfèrent même faire un long détour pour éviter les parages dangereux où tente de les attirer M. Sarcey.

Aussi, ce dernier, désolé, et ne voulant à aucun prix faire pour les animaux qu'il entretient (!) la dépense du pain de munition nécessaire, les lâche-t-il dans les rues de la ville qu'ils ravagent.

Le Conseil général n'est pas riche, nous le savons. Mais peut-être aurait-il mieux fait au lieu de consacrer 100 francs aux étrennes des enfants de Nanterre — étrennes qui nous font penser à la satisfaction du dernier désir des condamnés à mort — d'attribuer cette somme à l'achat de solides muselières destinées aux cruels molosses du critique du *Temps.*



La critique d'art : Darien et Gauguin

Darien consacra une partie de son travail journalistique à la critique d'art. Ne serait-ce que par son frère aîné, Henry Darien (ils prirent le même pseudonyme), peintre apprécié, Georges connaissait le monde de la peinture. Selon Goncourt, citant un propos de Lucien Descaves, il servit parfois de modèle à son frère, à des périodes de crise financière aiguë. Surtout, son amitié avec Georges-Albert Aurier lui fit connaître à coup sûr la peinture la plus neuve ; on ne peut imaginer guide plus inspiré que le jeune critique du *Mercure*. Lorsqu'il lança *L'Escarmouche*, en 1893, l'année suivant la mort d'Aurier, Darien montra son goût en confiant l'illustration essentiellement à Toulouse-Lautrec, mais aussi à Bonnard ou Valloton.

Le deuxième numéro de cette revue comporte la critique de plusieurs expositions sous le titre d'«Opinions d'artistes». On y voit Darien fréquenter les galeries même d'où Jarry quelques mois plus tard rapportera ses «Minutes d'art» : Georges Petit, Durand-Ruel, Le Barc de Boutteville. Le style de Darien est moins hermétique que celui du jeune Jarry, et le regard moins complaisant pour la peinture «symboliste», dont il admet mal certains postulats : il préfère Toulouse-Lautrec ou Maximilien Luce, fortement engagés dans le monde réel et matériel.

On le sent parfaitement dans la critique de Gauguin. Il s'agit ici de l'«entière tahitienne exposition» qu'évoque Jarry dans les *Minutes* I, et où, chez Durand-Ruel, fin 1892, le peintre montra pour la première fois ses peintures de Tahiti (dont les trois qui inspirèrent des poèmes à Jarry). Les réserves de Darien ne sont pas d'ordre pictural, mais d'ordre moral : il apprécie paysages et portraits, mais reproche à Gauguin de se «travestir» en Maori, de se créer artificiellement un paradis en esquivant les problèmes de la civilisation moderne — d'avoir, au fond, fui : «si vous voulez avoir de véritables sensations, regardez autour de vous, chez vous, dans vous, n'allez pas vous balader dans un pays quelconque, qu'il s'appelle le Moyen-Age ou Tahiti».

Ce n'est pas une critique épidermique, et d'ailleurs elle ne ferme pas totalement Darien aux splendeurs de Gauguin. Le plein sens de ses remarques apparaît lorsque l'on se reporte à l'éloge de Luce publié par Darien dans *La Plume* en 1890 : Luce, collaborateur de *L'Endehors*, auteur de la couverture du *Père Peinard* et, en 1910, d'un beau portrait de Fénéon. L'article de Darien culminait dans une formule où la fréquentation de Léon Bloy avait laissé sa trace (c'est l'année où Darien fit sa connaissance) : «Maximilien Luce, peintre ordinaire du Pauvre». Au Pauvre, Gauguin a préféré le Primitif.

L'amour de Darien pour la peinture se manifeste au mieux dans le septième chapitre du *Voleur* où Roger-la-Honte dit le pouvoir exaltant et libérateur des chefs-d'œuvre «illuminant les murs des musées», «cris vibrants vers la vie belle et libre, des cris pleins de haine et de dégoût pour les moralités esclavagistes et les légalités meurtrières».

Opinions d'artistes

Le Parisien est revenu.

Le client est rentré.

Les Expositions s'ouvrent.

Voyez la vente !

Chez Georges Petit, chez Durand-Ruel, chez Le Barc, on accroche des toiles.

Chez Georges Petit. — Trente et un peintres et six sculpteurs exposent ensemble, (on ne sait trop pourquoi). Ça coûte cent francs, paraît-il, pour faire partie de cette «Internationale artistique» qui n'est pas celle que nous rêvons ; car, en exceptant Anquetin et le sculpteur Charpentier, ces peintres n'ont d'étranger que le nom ; leur art est bien français... trop français même.

Nous y reviendrons.

Chez Durand-Ruel. — L'Exposition de Paul Gauguin séduit par l'aspect général. Il paraît que le Peintre, ainsi que le dit la préface du catalogue, «s'est fait sauvage et s'est naturalisé Maorie sans cesser d'être lui-même, — d'être artiste».

C'est le tort qu'il a eu.

Ce travesti d'un civilisé très maître de son pinceau nous fait sourire.

Nous applaudissons volontiers aux manifestations du peintre de quelques portraits, de quelques morceaux de nu, de quelques paysages de Tahiti, mais nous restons indifférents devant l'évocateur des légendes tahitiennes, devant *l'Ave Maria*, qui n'est que du Bastien Lepage tahitien auquel il manque la musique d'un Gounod de là-bas.

Tous les paysages exotiques nous plairaient, comme curiosités, si nous n'y trouvions mêlés quelques paysages de Bretagne, dont l'aspect et la composition sont identiques, ce qui justifie la boutade de «l'artiste bien connu» dont parle le catalogue : «La Bretagne et la Provence sont inépuisables...» puisqu'on y trouve Tahiti.

Après avoir rendu hommage au peintre Paul Gauguin, auteur des portraits admirables que l'on voit à droite en entrant chez Durand-Ruel, nous attendons l'arrivée à Paris d'un peintre tahitien qui,tandis que son œuvre sera chez Durand-Ruel ou ailleurs, logera au Jardin d'Acclimatation — Un vrai Maorie. Quoi !

Chez Le Barc. — Deux expositions se suivent et se ressemblent.

La première est celle d'un groupe de peintres issus de l'Académie Jullian, réfractaires aux beautés imbéciles de l'enseignement Bouguereau, Lefebvre and C°, des révoltés de l'art qui seront un jour des officiels, s'ils ne se méfient des éloges outrés des critiques essayant de les enrégimenter déjà !

Cette exposition a mis en lumière Vuillard, dont l'œuvre ne se contente pas d'être belle d'aspect, mais qui dégage un charme profond dans l'évocation des scènes de la vie intime, laborieuse et pensive.

Ce que j'ai dit de Paul Gauguin s'applique à Maurice Denis ; tout en admirant l'aspect extérieur de ses compositions, je ne *coupe* pas dans leur naïveté voulue.

Il faudrait pourtant s'entendre, hé ! là-bas, ceux de la petite chapelle sur la valeur d'une œuvre d'art ?

Ou cette valeur n'est que superficielle ; alors, flanquez-moi au vent toutes les préfaces de tous vos catalogues qui nous parlent de rêve, de charmes, de pensées s'élevant si haut... si haut !

Contentez-vous de faire comme Ranson, des lignes qui ne signifiant rien, peuvent quelquefois satisfaire l'œil ; faites de la peinture serpentine, sans catalogues et sans préfaces — ça nous plaira peut-être. — Mais n'allez pas raconter à ceux qui vous parlent du charme

et de l'élévation de votre composition que vous n'avez cherché qu'une arabesque ; ou alors ne laissez pas mentir vos préfaciers – et faites-nous des bonshommes vivants, des mains qui saisissent...

Que votre art ne soit pas en même temps idéal et transparent.

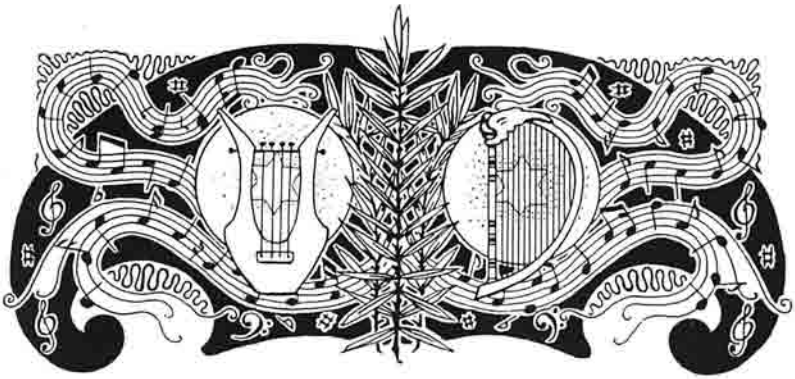
Faites, comme Vuillard, des œuvres complètes, où l'âme de l'artiste paraît avec des sensations de gaieté et de tristesse ; que l'harmonie de vos œuvres ait pour point de départ l'harmonie même de vos sensations ; et si vous voulez avoir de véritables sensations, regardez autour de vous, chez vous, dans vous, n'allez pas vous balader dans un pays quelconque, qu'il s'appelle le Moyen-Age ou Tahiti, avec la prétention d'interpréter leurs légendes en démasquant la foi et l'enthousiasme de leur religion. – Vous en êtes incapables, étant de naissance, trop malins.

Le Barc de Boutteville a fait suivre cette exposition d'une autre où le groupe (?) dit symboliste (?) donne tout entier.

Mettant à part le maître Chéret, de Toulouse-Lautrec, H.G. Ibels, Anquetin, Valloton, Bonnard et quelques artistes trop fiers et trop indépendants pour faire partie d'une école, nous signalerons : «les Bretonnes» de Cottet, les paysages de Guilloux tirés à plusieurs exemplaires – pourquoi ? – les pastels de Jeanne Jacquemin – une bonne femme – de très jolis paysages de Moret (qui n'a pas eu besoin de se faire naturaliser Breton) et de Paul Sérusier, un Breton – qui deviendra peut-être Maorie (1)

(*L'Escarmouche* n° 2, 19 novembre 1893).

1.- Né à Paris, Sérusier n'est pas plus Breton qu'il n'est devenu Maorie. Le Normand Henry Moret (1856-1913) se fixa en Bretagne et y resta jusqu'à sa mort.– Les peintres cités au début de ce paragraphe sont, hormis Chéret, les collaborateurs de *L'Escarmouche* : c'est pourquoi Darien les met «à part».



Lohengrin

Deux anecdotes résument les rapports de Darien avec l'art lyrique : l'intention exprimée dans une lettre à Stock de se faire «une belle réclame» en laissant croire qu'il est l'auteur de *La Peur du Gendarme*, opérette de Jules Darien : «Ce sera d'autant plus facile que la musique de cet amateur escroc sera sans doute exécrable» ; puis, en 1910, le scandale qu'il provoqua en interrompant une représentation de *Tosca* à l'Opéra-comique, à coup de boules puantes.

Aussi la chronique de *L'Endehors* intitulée «Lohengrin» ne pouvait être une de ces professions de foi wagnériennes si répandues dans les milieux littéraires de l'époque. Il s'agit de politique et non de musique, à propos des troubles engendrés par la création de *Lohengrin* en 1891.

Déjà en 1887, les nationalistes s'étaient élevés contre les représentations de cet opéra organisées par Lamoureux à l'Eden Théâtre. Le journal *La Revanche* et la ligue des Patriotes avaient provoqué des manifestations de rue. Tant bien que mal, la première avait eu lieu, mais Lamoureux dut annuler la deuxième soirée. On était en plein boulangisme, la tension montait, d'autant que les anarchistes avaient

annoncé une «contre-manifestation anti-patriotique».

En septembre 1891, cette fois à l'Opéra («les Folies-Garnier», dit Darien), *Lohengrin* suscita de nouveaux troubles. L'extrême-droite manifestait devant mais aussi *dans* la salle : un spectateur fut arrêté pour avoir crié «Vive la France!». Les manifestations étaient organisées par le député boulangiste du XIIIe arrondissement, Francis Laur, à qui s'en prend surtout Darien. L'analyse s'achève sur un renversement d'une rigueur logique admirable.

Lohengrin

Les derniers débris de la ridicule Ligue des Patriotes, qui depuis l'effondrement du boulangisme, manquaient du moindre prétexte pour lancer leurs protestations ineptes et leurs revendications puériles, sont maintenant dans la joie. La représentation de *Lohengrin* à l'Opéra va permettre à ces monomanes du chahut national, de nous prouver que leurs poumons n'ont rien perdu de leur vigueur et qu'ils possèdent encore ces qualités héroïques qu'ils surent si bien mettre en évidence, en 1887, à l'assaut de l'Eden-Théâtre.

On a déja vu, vendredi jour pour lequel la première était primitivement annoncée, les glorieuses phalanges de la L.D.P. évoluer autour des Folies-Garnier. Armés en guerre et parés comme pour la bataille, munis de ce redoutable sifflet qui remplace pour eux le tomahawk des Indiens, ils n'attendaient qu'un signal, prêts à s'élancer. M. Francis Laur, de la terrasse d'un café voisin, enflammait leurs courages. Il devait donner de sa personne, lui aussi, et s'était déjà cuirassé de cochers de fiacre – son blindage habituel.

Le gouvernement a reculé. Il a fait remplacer l'affiche qui annonçait l'œuvre de Wagner, un Allemand, par une autre affiche annonçant *Robert-le-Diable*, de Meyerbeer, un Prussien. Les Patrioticards se sont déclarés satisfaits – mais ont promis de revenir en

nombre mercredi, jour de la véritable première, paraît-il. – Ils ont juré sur la lyre de Déroulède de s'opposer énergiquement à toute représentation de *Lohengrin*.

Le gouvernement reculera-t-il encore devant les sommations de ces exaspérants imbéciles ? C'est probable. Il aurait pourtant, mercredi, si les pantins tricolores mettent à exécution leurs grotesques menaces, un bien joli rôle à jouer..

On a envoyé, à Fourmies, contre de malheureux ouvriers qui, prétend-on, *troublaient l'ordre* en chantant la *Marseillaise* et en agitant des branches de mai, des soldats qui les ont fusillés sans pitié. On pourrait envoyer aussi, il me semble, contre les manifestants de la place de l'Opéra qui, tout autant que les autres, certes, *troublent l'ordre*, des troupes qui les canarderaient sans merci.

Il serait nécessaire, seulement, d'écarter ces traditionnels cochers de fiacre qui, de temps immémorial, bastionnent Monsieur Laur, pour atteindre enfin la pitoyable carcasse de ce parangon de l'imbécillité chauvinarde. Ce serait capable, je parie, de le dégoûter une bonne fois de son métier misérable d'agitateur agité.

Il serait difficile d'admettre, en pareil cas, l'usage de deux poids et de deux mesures. Devant les baïonnettes de l'Ordre, il doit y avoir égalité complète entre la chair macérée de l'ouvier affamé et le gras-double du bourgeois repu. Chacun son tour, ce serait justice. Et ce serait un moyen, peut-être, d'enlever les taches qu'a faites sur la robe de Marianne le sang des prolétaires, que de les laver, mercredi, avec le raisiné des satisfaits...

Maintenant, puisqu'on est fixé sur la puissance de pénétration des cartouches Lebel, je ne dis pas qu'un bon nerf de bœuf, entre les mains des champions de l'autorité, ne pourrait suffire au besoin. Mais nous tenons au nerf de bœuf.

(*L'Endehors*, n° 20, 15 septembre 1891)

L'armée en omnibus

Au moment où les poursuites exercées contre le *Père Peinard*, pour un article des plus anodins, nous prouvent que la liberté de la presse n'est qu'un vain mot, on cherche à nous convaincre, au moyen des meilleurs arguments, que la liberté de la parole n'est qu'un mythe.

Ces jours derniers, sur une impériale d'omnibus, un voyageur avait entamé avec un de ses voisins une conversation touchant l'armée. Naturellement, il n'en disait aucun bien. Il faudrait être, en effet, doué d'un crétinisme à rendre jaloux monsieur Laur, pour se permettre de s'extasier, même en plaisantant, sur les beautés du militarisme. Il n'y a plus guère, à l'heure actuelle, que les tenanciers des casernes à gros matricules des villes de garnison qui consentent à prendre en main la défense de la chiourme soldatesque.

Le voyageur en question, qui s'était, sans y faire attention, assis à côté d'un sous-officier rengagé, ne cachait pas son mépris pour l'exécrable institution qui nous vole nos plus belles années sous de spécieux prétextes de revanches nécessaires et de massacres indispensables. Indisposé sans doute par le voisinage peu ragoûtant du spécimen de galonné relaps qui lui dérobait une partie de sa place et l'incursionnait avec sa tringle de fer battu, il se permit de faire quel-

queques allusions peu voilées au rôle odieux que jouent dans les régiments les sous-officiers rengagés, cette peste des recrues qu'ils détroussent et qu'ils malmènent.

Le galonné, furieux, fit arrêter l'omnibus, requit deux agents et fit appréhender le voyageur, qui passera prochainement devant les tribunaux pour outrages à l'armée.

On serait mal venu à s'étonner du rôle abject joué en cette circonstance par le rengagé ; l'individu qui consent à *vendre* trois ou cinq ans de sa vie à l'Autorité n'est qu'un garde-chiourme, et qui dit garde-chiourme dit mouchard. Mais on peut se demander où nous allons, s'il n'est plus permis à un citoyen d'exposer paisiblement ses opinions sur une institution quelconque, surtout lorsque, comme celle du militarisme, elle a été définitivement et publiquement jugée – et condamnée.

(*L'Endehors,* n° 21, 24 septembre 1891).

Echos

Le gouvernement, jusqu'ici, s'obstine à refuser de recevoir les envoyés de Behanzin. Il en donne cette raison : qu'il n'est point absolument sûr que ces envoyés représentent le roi du Dahomey.

Les interprètes qui accompagnent la mission noire, très alarmés, ont imploré l'assistance de personnes compétentes en estimation de bois d'ébène diplomatique et capable de certifier l'identité des princes dahoméens. Ils ont recherché, d'abord, l'estimable père Diogène. Mais le capucin, par ces temps de dépression barométrique, a disparu sous son capuchon.

En désespoir de cause, ils se sont adressés au sieur Jean Bayol, décoré (et redécorable). Ce sieur n'a point encore daigné venir voir les ambassadeurs noirs, ni donner son avis ; mais il a envoyé sa canne à l'hôtel Terminus — selon, disent les journaux, la coutume dahoméenne. — A ce propos, nous rappelons à nos lecteurs qu'il existait autrefois une coutume française, relative à la canne. On se servait de cet instrument pour bâtonner les drôles. Nous regrettons qu'aucun des parents des malheureux morts au Dahomey n'ait songé à s'en souvenir.

Pour en revenir au gouvernement — on s'embrouille tellement, là-dedans ! — nous sommes sincèrement convaincus que ses prétentions ont quelque chose d'exagéré.

Est-on jamais bien certain qu'une personnalité, si honorable soit-elle, représente exactement quelque chose ?

L'empereur d'Autriche — pour faire une supposition sans doute exagérée, mais nécessaire — l'empereur d'Autriche, auprès duquel nous allons envoyer M. Lozé, ne serait-il pas quelque peu fondé à prétendre que ledit M. Lozé ne possède aucune des qualités nécessaires pour représenter la France ?

M. Carnot représente-t-il la troisième République ?

M. Guérin représente-t-il la justice ?

Questions oiseuses, sans doute, mais qui prêtent à la controverse.

Arrêtons-nous là. M. Dupuy — ipse — qui, depuis qu'il est au pouvoir, aspire à se représenter lui-même, sans pouvoir y réussir, serait forcé de nous donner raison. (1).

1.- La cession de Cotonou à la France entraîna à l'époque de nombreux rebondissements diplomatiques et militaires. Jean Bayol (1849-1905), explorateur et Gouverneur de la Guinée française, mena une mission en 1889 pour tenter de régler la question avec le roi Glé-Glé mourant, puis son avec son successeur Béhanzin. Ce dernier signa un traité avec la France en 1890, mais il reprit la guerre l'année suivante. Pris en 1894, le roi Béhanzin fut déporté en Martinique, puis en Algérie où il mourut en 1906.

Charles Dupuy (1851-1923) était président du Conseil en 1893. Lorsque la bombe de Vaillant explosa à la Chambre, le 9 décembre, il eut les mots célèbres «la séance continue». Dans un écho de *L'Escarmouche*, Darien explique que, selon lui, c'était une séance de pose, un peintre faisant le portrait de M. Dupuy.

Lozé était le préfet de police en exercice ; l'année 1893 lui avait été rude : en juillet, les forces de l'ordre avaient tué un étudiant, Antoine Nuger, lors de

Ces jours derniers, dans les courses de *steeple-chase*, plusieurs accidents se sont produits. Des chevaux ont eu les jambes brisées, quelques reins rompus quant aux jockeys, l'un s'est tué, et d'autres n'ont manqué la mort que de la largeur d'une ganse. Nous ne sommes point, en principe, ennemis de ces catastrophes aussi nécessaires qu'inattendues. La Société organisatrice de ces courses sait ce qu'elle a à faire. Elle a pour but «l'amélioration de la race chevaline» — et comme la mort des chevaux lui paraît indispensable à leur amélioration, elle aurait tort de se gêner.

Pour les jockeys, les désagréments qui peuvent leur survenir nous touchent davantage, malgré tout. La Société ci-dessus désignée devrait au moins prévenir le public qu'elle poursuit, en même temps que le perfectionnement de la race chevaline, celui de la race humaine. Il est vrai qu'elle pourrait déclarer qu'un jockey est toujours, moralement au moins, beaucoup plus près du cheval que de l'homme. Et, pourvu qu'elle consentit à classer dans la catégorie des jockeys, les parieurs, bookmakers, poufmakers et sportsmen, nous n'aurions vraiment rien à lui répondre.

L'Escarmouche, n° 2, 19 novembre 1893

manifestations au Quartier latin. Sa démission et celle de Dupuy avaient été vigoureusement réclamées.

Etrennes utiles

Aussitôt après la guerre, nous vîmes naître la mode des «étrennes utiles». On venait d'être vaincu ; on était abasourdi, inquiet – un peu hébété. – On voulait, comme on dit, se reprendre.

Et, comme on était convaincu que c'étaient la folie de l'existence et l'exagération du luxe – explications saugrenues, entre parenthèses, – qui nous avaient conduit au désastre, on avait résolu d'être sage, de devenir sérieux.

Plus de frivolité ! Il ne s'agissait plus de s'amuser ; il était question de travailler, et d'arrache-pied. Il fallait apprendre beaucoup, car (personne n'en doutait) c'était le maître d'école allemand qui nous avait battus ; et les Prussiens n'avaient jamais eu, en définitive, dans leurs fourreaux de sabres, que des couteaux à papier. Il fallait, surtout, ne pas jeter l'argent par les fenêtres, car les dépenses somptuaires – toutes, – vous entendez bien – sont la cause certaine de la ruine des nations.

On fut raisonnable. Et les négociants en objets de nécessité première – ou même dernière ; n'oublions point les marchands de cierges – ornèrent leurs boutiques, vers le jour de l'an, de pancartes annonçant la mise en vente d'étrennes utiles.

Ils avaient compris, habilement, l'état d'esprit de la population, et cherchaient à en tirer parti. Ils y réussirent. Des gens très bien firent des échanges de cravates et de cache-corsets ; on s'envoya des flacons de sirop antiscorbutique ; on s'offrit de la pâte à rasoir.

Les enfants ne furent pas oubliés,

Ces enfants-là, c'est l'avenir !

Ils eurent des jouets instructifs. Des leçons de géographie furent données par les jeux de patience ; les quilles offrirent discrètement un enseignement mathématique ; quant au jeu de l'oie, avec sentences morales, son influence se fit plutôt sentir sur l'éducation.

Les livres furent en tous points, dignes des jouets. Parlerons-nous de la reliure ? Elle fut riche. C'est elle, du reste, que nous pouvons encore admirer aujourd'hui à l'étalage des libraires. Du bleu cru,

du rouge vif, de l'or — de quoi faire hurler Behanzin.(1) — Quant au texte, il fut édifiant et instructif. Les enfants pâlirent sur des Robinsons triple-Suisses (2) ; des Contes Moraux, cruels pour d'aussi jeunes cervelles, occasionnèrent des méningites...

Voilà vingt-trois ans que ça dure, le système des étrennes utiles. C'est long ! Et ça continuera encore cette année, sans doute... Que voulez-vous ? L'étrenne utile a quelque chose de bon pour elle : elle supprime toute fatigue de recherche ou d'imagination de la part du donateur. On ne se demande pas :

— Qu'est-ce qui causerait de la joie à la personne que j'ai l'intention de gratifier d'un cadeau ?

On se demande :

— De quoi a-t-elle besoin ?

La réponse est plus vite trouvée. Mais c'est ainsi — il faut le dire — qu'on se trouve exposé à expédier des présents qui ne font pas précisément le bonheur de leurs destinataires. On risque d'envoyer à M. Jules Lemaitre, par exemple, une paire de bretelles américaines pour paupières ; à M. Alphonse Humbert, une caisse de savon russe ; à M. Emmanuel Arène, un compte-gouttes ; à M. Lockroy, une petite balle, système Pyat, pour faire la paire...(3).

N'allons pas plus loin.

Il est absolument impossible d'allier l'utile à l'agréable. Le véritable caractère de l'étrenne est son inutilité. Tel est, du moins, notre avis.

Pourtant, afin d'éviter de rompre trop brusquement avec des usages encore reçus, nous ne refuserons pas, cette année, les abonnements qui parviendraient à *l'Escarmouche* dans la journée du 1er janvier.

---

(1). Sur Béhanzin, voir la note aux *Echos* précédents.

(2). Allusion au livre de J.D.R. Wyss, *Le Robinson suisse* (1813) qui, traduit en français dès 1814, fut au long du siècle un classique de la littérature pour enfants. Les imitations et variations sur le thème de Defoe proliféraient : *L'Ecole des Robinsons* de Jules Verne est de 1882.

(3). Jules Lemaitre, critique de théâtre à la *Revue des deux Mondes*, est plusieurs fois la tête de Turc de Darien. Nous n'avons pas déchiffré les allusions à divers personnages politiques : Alphonse Humbert était député et président

Echos

M. Victor Schœlcher vient de mourir. M. Schœlcher était une *victime du Deux-Décembre* ; ça nous fait une pension de moins à payer.

Ce n'est pas beaucoup – mais c'est toujours ça.(4).

M. Rabier, député du Loiret, en chassant avec plusieurs amis, à la Varenne, a reçu dans la jambe la charge destinée à un lapin.

Le Parquet, qui s'est transporté immédiatement sur les lieux, a reconnu que le lapin avait mis la plus grande mauvaise volonté à se laisser toucher, et avait fait preuve, dans toute cette affaire, d'une malignité incontestable.

Le Conseil des ministres, après mûre délibération, s'est rendu compte de la nécessité de prendre contre ces animaux terribles qui semblent se faire un jeu de la vie de nos représentants, les mesures sévères que comporte la situation. Les lois sur les associations de malfaiteurs seront désormais applicables dans toutes les garennes de France ; et, dans certains cas, la saisie préventive pourra être autorisée.

Quant à l'infortuné M. Rabier, il ne cesse de geindre.

– Quelle calamité ! gémit-il. Dire que tous mes collègues effleurés par la bombe de Vaillant vont se voter, sur les ressources considé-

---

du Conseil municipal de Paris ; Emmanuel Arène, homme politique et journaliste au *Matin* ; Edouard Lockroy, député des Bouches-du-Rhône, plusieurs fois ministre, avait eu un duel avec un certain Moore.

(4). Pour avoir obtenu l'abolition de l'esclavage en 1848, Victor Schoelcher (1804-1893) termina sa carrière comme sénateur sous la IIIe République. On ne voit pas en quoi il suscita particulièrement le mépris de Darien.

rables des excédents budgétaires, des pensions majestueuses ! Et moi, qui suis grièvement blessé, moi dont le sang a coulé à flots, je n'aurai pas droit à la plus petite indemnité !... Ah ! quel lapin ! quel lapin !...

(*L'Escarmouche*, n° 8, 31 décembre 1893)

ERRATA DES 31e/32e TOURNEES

p. 9 : ligne 3, lire : **du théâtre des phynances en 1888** et non **1898.**

p. 31 : la signature **Michel Décaudin** à reporter en bas p. 32.

p. 37 : Une erreur dans le découpage rend particulièrement incompréhensible la démonstration que nous voulions faire — en nous servant (arbitrairement) de la mise entre parenthèses, nous ouvrons la possibilité de lecture à deux niveaux : «**mais (il) Alfred Jarry (y) a des rechutes prévues qui retardent (...)**».

p. 45. La démonstration pansémiotique était faite d'après les lettres latines : **DIEV est VIDE.**

p. 46, lire : **Urbi et orbi** et non **Ubi et Orbi.**

p. 46, lire : **du carrefour...** et non **de carrefour...**

p. 47, lire : **Quelques citations sur Jarry, dont :**

pp. 47 et 48 : le texte de Henri Thomas doit être mis entre guillemets.

Dernière page, lire : **Librairie Alias** et non **Allias.**

Dernière page : **Dépôt légal : 2ème trimestre 1986** et non **2ème trimestre 1986 (sic).**

Page 33 : le terme **NOTES** est à supprimer.

Nos publications sont en dépôt à la Librairie Alias , 21, rue Boulard, 75014 Paris, à son point de vente au T.N.P. (une heure avant les représentations et pendant toute leur durée) et à la Librairie Nizet, 3bis, place de la Sorbonne, 75005 Paris.

L'ETOILE-ABSINTHE - N° 33-34
Rue du Château, Penne du Tarn - Castelnau de Montmiral
Mise en page, impression, brochage : W. Théry à Reims (51)
Dépôt légal : 1er semestre 1987.